

OEUVRES

DE

PONCE DENIS (ÉCOUCHARD) **LE BRUN,**

MEMBRE DE L'INSTITUT DE FRANCE ET DE
LA LÉGION D'HONNEUR.

Mises en ordre et publiées par P. L. GINGUENÉ, Membre
de l'Institut, et précédées d'une Notice sur sa Vie et
ses Ouvrages, rédigée par l'Éditeur.

Malin, tendre, sublime, à l'immortalité
Il consacra les sots, l'amour, la liberté.

P. CHAUSSARD.

TOME PREMIER.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

A PARIS,

Chez GABRIEL WARÉE, Libraire, quai Voltaire, n° 21.

1811.

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

L'ÉDITION des Œuvres de Le Brun était attendue depuis long-temps. Il la promet et la projeta lui-même pendant plus de vingt-cinq ans : il y a des raisons de croire qu'eût-il vécu un siècle, il ne l'eût jamais donnée.

Ses papiers m'ont été confiés environ une année après sa mort, et l'on croira peut-être avoir à me reprocher d'avoir satisfait si tard l'impatience du public; mais, quand on aura parcouru les quatre volumes qui composent cette collection; quand on saura qu'ils sont tirés de dix cartons de brouillons, de copies, les unes raturées et surchargées de corrections, les autres mises plusieurs fois au net avec des leçons différentes, le tout jeté confusément, à l'exception des odes, où il y avait quelque ordre, mais un ordre que je n'ai pu suivre exactement; qu'il a fallu tout lire, tout comparer, tout classer; que je n'ai pu faire de ce travail peu amusant qu'un délassement de mes propres travaux, dans l'époque de ma vie où j'ai dû en mener, pour ainsi dire de

249677

front, un plus grand nombre à la fois, j'espère qu'on aura pour moi quelque indulgence.

J'ai été soutenu, dans cette tâche pénible et délicate, par le plaisir de rendre un service important à la veuve de Le Brun, en répondant à sa confiance; par le désir d'être utile aux lettres, et particulièrement à la poésie française, à laquelle les Œuvres de ce poète ajouteront de grandes richesses, quelle que puisse être, à leur apparition, la diversité des avis; par la persuasion, si j'ose le dire, que nul autre ne mettrait à cette publication, et à tous les détails fastidieux dont elle devait être précédée, la même attention, le même zèle, une aussi patiente activité; enfin par la satisfaction de payer ce tribut à une ancienne amitié; quoique des circonstances postérieures, et connues de moi seul, fissent de ce tribut un acte libre plutôt qu'un devoir.

Sans m'étendre davantage sur ce sujet, je passe au compte que j'ai à rendre des quatre volumes qui composent cette édition.

La première loi que je m'y suis faite a été de les remplir uniquement des Œuvres de Le Brun, et de n'y ajouter que le peu de notes purement explicatives, que quelques endroits pourraient exiger. La manie des notes et l'art de grossir les volumes sont venus à un tel point, que cette résolution très-simple peut paraître une nouveauté.

Aucun texte ne pouvait prêter facilement à plus de commentaires. Une seule ode publiée en 1806, est un exemple de ce que cette collection eût pu devenir avec de pareils éditeurs. Cette ode unique est précédée d'une préface de dix-huit pages, et de plus de soixante pages de notes.

Les quatre volumes sont distribués de la manière suivante.

Le premier contient les odes, divisées en six livres, et distribuées selon l'ordre que l'auteur s'était prescrit à lui-même, et qu'il avait positivement exigé de ses éditeurs à venir, dans une note écrite de sa main, et qui finit ainsi : « Il faut que des odes, ouvrages de génie, de grâces et d'enthousiasme, paraissent jetées au hasard comme des fleurs. La diversité en fait le charme et l'intérêt. Le goût exige, qu'après une ode héroïque très-sublime, on en mette une ou deux légères, dans un genre varié, tendre, galant ou bachique; qu'à celles-là succède une ode philosophique, et ainsi de suite; qu'à de très-longues succèdent de très-courtes. Varier autant que possible les sujets et les mètres. Sans cette variété, point de salut pour un recueil d'odes. Celles d'Horace sont arrangées dans cet ordre heureux, et qu'exige absolument le genre lyrique. *Je veux que les miennes soient disposées de même. 1783.* »

On ne sera pas surpris de ne point trouver

dans ce volume un certain nombre d'odes fort connues, et qui sont même presque les seules que beaucoup de personnes connaissent de leur auteur. Elles sont imprimées depuis long-temps, et entre les mains de tout le monde ; mais, pour des raisons qui n'ont aucun besoin d'être expliquées, elles ne pouvaient reparaître ici. Cent quarante-deux odes de tout genre et de toute mesure, parmi lesquelles quarante-cinq au moins peuvent être comparées, par leur étendue, par la grandeur des sujets et par le style, aux plus belles que nous ayons, forment un trésor lyrique assez riche, et dont on doit être content. Le recueil de J.-B. Rousseau n'en contient en tout que cinquante-quatre. Les bonnes ont été jusqu'à présent ce que notre poésie lyrique a eu de meilleur, après les admirables chœurs d'Esther ; mais on sait dans quelle proportion les belles odes de Rousseau sont, dans son recueil, avec les autres.

Dans le deuxième volume, sont réunis :

1°. Quatre livres d'élégies, dont on trouvera peut-être que le genre se rapproche beaucoup plus de ce que ce poème était chez les anciens, que de l'élégie moderne.

2°. Deux livres d'épîtres, dont aucune sans doute n'est de la même force que celle *Sur la bonne et la mauvaise plaisanterie* ; mais qui ont toutes, dans différens genres, un degré de mérite peu

commun , et qui se font mutuellement valoir par leur variété.

3°. *Les Veillées du Parnasse*, poëme en quatre chants ; mais dont le premier chant seul est fini. Les deux épisodes d'Orphée et Euridice , et de Nisus et Euryale , traduits de Virgile , offrent un sujet de comparaison intéressant avec ces mêmes épisodes , traduits par un autre poète célèbre ; et les Aventures de Psyché , quoique malheureusement restées imparfaites , contribuent à donner un grand prix à ces fragmens.

4°. Tous ceux qu'on a pu rassembler du poëme *de la Nature* , ouvrage de prédilection de l'auteur , qu'il n'eût peut-être jamais pu porter au degré de perfection qu'il s'était promis ; mais que les amis des beaux vers regretteront toujours qu'il n'ait point achevé.

5°. Des traductions en vers , où l'on distingue celles du début de l'Iliade , et d'une charmante idylle de Théocrite ; 6°. enfin quelques poésies de la première jeunesse de l'auteur , sur lesquelles il n'y a rien à dire , sinon que , parmi les imperfections de l'âge , elles contiennent déjà quelques beautés.

Le troisième volume est occupé tout entier par six livres d'épigrammes , et par un livre de poésies diverses. Six livres d'épigrammes ! et dont chacun en renferme plus de cent , si bien

que le nombre total des épigrammes, est de six cent trente-six ! tandis que les quatre livres de Rousseau n'en contiennent en tout que cent quarante, sur lesquelles encore il y en a cinquante qui sont et doivent être nulles pour plusieurs classes de lecteurs ! Mais on verra, en lisant celles de Le Brun, qu'il donnait, à l'exemple des anciens, ce titre d'épigramme à de petits poèmes de tous les tons, de tous les styles, et sur toute sorte de sujets, depuis le dixain jusqu'au distique : il y en a de galans, d'érotiques, de philosophiques, de moraux, et, il en faut convenir, une grande quantité de satiriques ; mais enfin le tout ensemble forme, à ce qu'il semble, un recueil unique dans notre langue, et peut-être la partie la plus piquante des Œuvres de l'auteur. Il n'avait projeté que vaguement de les réunir, en les entremêlant comme les odes. L'exécution de cette idée, sur une telle masse de petits objets, n'était pas facile, et l'on ne saurait croire combien elle a entraîné de détails minutieux.

Cette masse était encore beaucoup plus forte. J'ai commencé par en écarter quatre différentes sortes d'épigrammes ; celles qui contenaient des traits offensans contre des personnes encore vivantes ; celles qui tenaient à une époque révolutionnaire, dont rien, dans cette édition, ne doit rappeler le souvenir ; quelques épigrammes

trop libres , et enfin celles qui m'ont paru trop faibles pour soutenir le parallèle avec les autres.

Je ne crains pas qu'on me fasse un reproche de ces suppressions. J'aurais voulu les étendre encore à quelques épigrammes malignes , purement littéraires , il est vrai , mais dirigées contre des hommes de mérite , dont la mémoire est encore récente , et auxquels on trouvera même que l'auteur revient trop souvent ; mais je n'ai pas été le maître de suivre à cet égard mon penchant ; et quand je n'ai pu alléguer au propriétaire de l'édition aucun des quatre motifs de rejet dont je viens de parler , il a réclamé ses droits , fondés sur d'assez grands sacrifices , et je n'ai eu rien à y opposer.

Il se peut encore que quelques traits tombent sur des personnes vivantes ; mais dont je n'ai pu ni saisir les désignations , ni deviner les lettres initiales , quand l'auteur s'est borné à les indiquer ainsi ; pour celles-là , je n'y puis autre chose , si ce n'est d'espérer que le public ne les devinera pas plus que moi.

Les Poésies diverses contiennent aussi plus de cent pièces de tous les genres , qui achèvent de jeter dans ce volume une variété qu'on ne trouve peut-être à ce degré dans aucun autre volume de vers français.

La plus grande partie du quatrième est remplie par la correspondance de Le Brun avec Voltaire, dont elle contient quatorze ou quinze lettres inédites, avec Buffon, De Belloy, Thomas, M. Palissot, et quelques autres gens de lettres ou amis des lettres, qui avaient pour Le Brun de l'admiration et de l'amitié. Les deux parties de cette correspondance les plus intéressantes sont celle de Voltaire, où l'on apprend toutes les circonstances de sa belle action, relative à mademoiselle Corneille, et celle de M. Palissot, qui fut l'ami de Le Brun pendant plus de quarante ans, et qui se fait gloire, comme il en a le droit, d'avoir le premier parlé publiquement de lui *, comme en parlera la postérité.

Le reste du volume est composé de différens morceaux en prose, dont les trois premiers sont très-remarquables. Ce poète si audacieux dans ses expressions, s'attache à y démontrer que cette audace est de l'essence même de la poésie, dans

* Dans ses *Mémoires pour servir à l'Histoire de notre Littérature*. C'est de M. Palissot lui-même, qui conserve, dans un âge très-avancé, les facultés de son esprit, les agrémens de son commerce, et ce ton de politesse devenu si rare aujourd'hui, que nous tenons, en grande partie, cette correspondance entre lui et Le Brun. Il nous l'a obligeamment offerte, et nous nous faisons un devoir de l'en remercier publiquement.

otre langue comme dans toutes les autres, et qu'elle a caractérisé le style de tous nos grands maîtres. Cette partie de ses Œuvres n'est pas seulement curieuse; elle peut être fort utile, et fournir aux vrais poètes des armes contre les faux critiques de nos jours. Les critiques de bonne foi, et les lecteurs judicieux feront bien de ne prononcer sur les hardiesses de la poésie de Le Brun, qu'après avoir lu ce qu'il a écrit pour les motiver et les défendre.

NOTICE

SUR LA VIE ET SUR LES OUVRAGES DU POÈTE LE BRUN.

ON naît poète, est un axiome dont aucun poète célèbre ne fait mieux sentir la vérité que celui auquel nous consacrons cette Notice. Il fit des vers dès l'enfance ; tout ce qu'il apprit dans sa jeunesse tourna en lui au profit de l'art des vers ; cet art fut l'occupation de toute sa vie ; il y dirigea, pour ainsi dire, l'emploi de son organisation entière, et l'usage de toutes ses facultés.

Des circonstances de société, le dégoût pour d'autres études, l'ignorance de celles qu'exige cet art difficile, l'erreur, qui fait regarder comme de la poésie tout ce qui n'est pas de la prose, l'éclat des petits succès que procure dans le monde le talent de rimer et de mesurer des riens, toutes ces causes peuvent faire naître une foule de mauvais poètes, qui ayant une fois donné cette habitude, ou, si l'on veut, cette routine à leur esprit, quelque borné qu'il soit, en tirent sans cesse de méchants vers, et ne peuvent plus en tirer autre chose. Mais que la nature, dès les premières années d'un jeune homme en qui elle

a mis beaucoup d'esprit, une imagination très-active, des organes très-déliçats, se trompe à ce point dans les penchans, dans l'espèce d'instinct qu'elle lui donne; qu'elle le pousse et le contrainde à des études laborieuses, à de pénibles efforts pour atteindre à cette perfection dont il existe si peu de modèles, et parvenir au sommet d'un art dont il voit et mesure la hauteur; qu'enfin de cette première destination toute poétique, de cette culture assidue et bien dirigée, et de cette tendance continuelle vers le grand, le beau, le sublime, il ne résulte qu'un poète médiocre et un talent vulgaire; c'est ce qui n'est peut-être jamais arrivé. Ce serait en effet bien pis qu'un résultat de nos habitudes sociales et de nos mauvaises institutions; ce serait une erreur de la nature.

Ponce Denis (Écouchard) Le Brun naquit à Paris en 1729. Son père était attaché au service du prince de Conti. Sous quelque titre qu'il le fût, ce qui importe peu à la gloire de son fils, il était extrêmement aimé de ce prince*, et ce fut

* On en voit la preuve dans ces vers de l'épître que Le Brun lui adressa, n'ayant encore que dix-huit ans, âge où il avait déjà perdu son père.

Quand, la Parque frappant un père entre-mes bras,
Éperdu, je donnais des pleurs à son trépas,
Tu le pleuras toi-même; et d'un père fidèle
Tes larmes et tes dons me payèrent le zèle.

Tome II de cette édition, page 136.

à l'ancien hôtel Conti, qui occupait sur le quai des Quatre-Nations la place où est aujourd'hui l'hôtel des Monnaies, que Le Brun reçut la naissance.

Ses dispositions poétiques, la pénétration et la vivacité de son esprit, s'annoncèrent de très-bonne heure. Il fut mis au collège Mazarin, et y fit ses études de la manière la plus brillante. Dès l'âge de douze ans il faisait des vers; on a retrouvé une ode en treize grandes strophes, imitée du psaume *Quare fremuerunt gentes*, composée à quatorze ans, et dont la copie était encore de son écriture d'écolier *. Elle est faible de pensées et de style; mais on y voit déjà le sentiment du rythme et de l'harmonie lyrique. Plusieurs autres pièces, à peu près aussi faibles, datent, comme celle-ci, du temps où il était encore au collège.

L'année même qu'il en était sorti, en 1748, il fit, pour l'ouverture de la distribution des prix, un discours en grands vers, adressé, au nom d'Apollon, aux jeunes concurrens **. C'était le temps où la paix venait de se conclure; il ajouta, pour la clôture du même exercice, un second discours d'Apollon sur la paix.

* Elle est imprimée parmi les Poésies de sa première jeunesse, tome II, page 390.

** *Ibid.* page 384 et 387.

En 1749, le prince de Conti ayant été fait Grand-prieur du Temple, après la mort du chevalier d'Orléans, Le Brun, alors âgé de vingt ans, lui adressa une ode de plus de deux cents vers, intitulée *le Temple* *, pièce assez faible encore; mais dont quelques strophes ne lui parurent cependant pas, plus de vingt ans après, indignes d'entrer dans sa belle Ode sur le passage des Alpes.

L'Académie française avait proposé, pour sujet du prix de poésie de la même année, *l'amour des Français pour leurs rois, consacré par les monumens publics*. Le Brun concourut, et l'Ode qu'il envoya balança long-temps le prix, comme l'atteste une lettre inédite de Louis Racine **. L'auteur fit imprimer son ode; on lit ces mots au-dessous du sujet proposé: « On ne s'attendait pas que cette pièce balancerait le prix. » Ils décelaient dans le jeune poète un esprit pour ainsi dire anti-académique, qui ne fit que se renforcer depuis. Il retoucha cette ode plusieurs années après, et y ajouta deux nouvelles strophes; mais la plus grande partie est restée telle qu'elle fut imprimée la première fois ***.

Le prince de Conti, sans aimer ni la poésie ni les lettres, voulut cependant s'attacher un jeune

* Tome II, page 375.

** Voyez la note I, à la fin de cette Notice.

*** Ode v, liv. I, tom. I, pag. 16.

talent né dans sa maison , et qui s'annonçait dans le monde avec éclat. Il lui donna le titre de Secrétaire de ses commandemens , avec deux mille livres d'honoraires , ce qui alors était , pour un jeune homme , d'ailleurs défrayé de tout , un revenu plus que suffisant. Le Brun paya le Prince de ce bienfait , en lui adressant une Épître *sur l'amour que les princes doivent aux lettres* , dans laquelle on aperçoit , à travers ses éloges , qu'il le loue moins de cet amour , qu'il ne cherche à le lui inspirer *.

La lettre de Louis Racine , dont nous avons parlé , indique assez que dès ses premiers pas dans la carrière poétique Le Brun avait eu pour guide ce fils du grand Racine , qui lui-même n'était pas seulement un bon poète , mais un littérateur savant et plein de goût. Déjà initié à

* Tom. II , pag. 136. On voit par cette épître même , qu'il n'était pas toujours content de ses relations avec ce prince. Le chant presque entier du Génie , dans le poème de la Nature , est un cri de résistance à l'oppression que les Grands veulent exercer sur le génie. Dans les choses les plus indifférentes , on voit quelquefois percer ce même sentiment ; on le retrouve jusque dans des *réflexions sur le génie de l'Ode* , qui furent d'abord imprimées en tête de son Ode sur le désastre de Lisbonne ; une parenthèse au sujet du grand Conti , et les conseils qu'il tire ensuite de J. B. Rousseau , pour engager les princes à écarter la flatterie , ne peuvent pas signifier autre chose. Voyez tom. IV , pag. 307.

l'étude des anciens, Le Brun fut encouragé par ses conseils à ne prendre qu'eux pour modèles, et puisa, dans ses entretiens et ses leçons, ce goût de l'antique et ces principes hardis sur la poésie de style, auxquels il resta toujours fidèlement attaché. Louis Racine avait un fils dont Le Brun était l'intime ami. Ce jeune homme préféra la carrière du commerce à celle des lettres; il partit, en 1754, pour Cadix. Son ami lui adressa une belle Ode, pour lui reprocher poétiquement cette préférence. L'année suivante, le tremblement de terre qui détruisit Lisbonne menaça aussi Cadix; et le jeune Racine périt sur la chaussée qui joint cette ville à la terre ferme. Cette double catastrophe fut le sujet de deux grandes Odes, l'une *sur le désastre de Lisbonne*, l'autre *sur les Causes des tremblemens de Terre*, et *sur la mort du jeune Racine*. L'auteur n'avait que vingt-six ans, et sa place parmi nos poètes lyriques était dès-lors marquée au premier rang.

L'Amour le fit poète élégiaque. Pindare et Horace avaient été ses modèles dans l'ode; Tibulle le fut dans l'élégie. Le poète latin, dont on ne vante guère que la tendresse et la douceur, est un grand poète pour l'expression; Le Brun le fut à son exemple; et, s'il n'eut pas sa douce mélancolie, il eut quelquefois plus d'énergie et de véhémence. Son premier amour, dont il a chanté

l'objet sous le nom de Fanni, le conduisit, en 1760, à un mariage qui le rendit heureux pendant près de quatorze ans. Sa femme était jeune, belle, très-bien élevée; avait beaucoup d'esprit, d'imagination, écrivait bien en prose et même en vers *. Elle était fière du talent de son mari, et loin de refroidir son enthousiasme, elle le nourrissait, en ajoutant au prix de la gloire un autre prix qui vaut mieux qu'elle.

Dès les premiers temps de leur union, il conçut l'idée de son poème *de la Nature*. Il en existe des fragmens datés de 1760. L'un de ses premiers brouillons porte cet autre titre, et en peu de mots le sujet et le plan du poème : « *Les Avantages de la Campagne, poème en quatre chants*. — Que la vie champêtre rend la sagesse plus vraie, la liberté plus fière, le génie plus sublime et l'amour plus tendre. »

* On a retrouvé dans les papiers de Le Brun plusieurs petites pièces de sa première femme, entr'autres cette chanson épicurienne, écrite de la main du mari, et ayant pour titre : *Chanson de madame Le Brun*.

La raison n'est qu'un vain langage
Pour effrayer le badinage
Et glacer les feux du desir.
Du bonheur elle feint l'image
Pour nous défendre le plaisir;
L'écouter, c'est être peu sage,
Il faut jouir.

C'est dans cette même année que Titon du Tillet, avec qui il était lié, lui fit connaître un descendant du grand Corneille, héritier de son nom, et, à la honte de la France, réduit, avec une fille unique, à la plus extrême pauvreté. Fontenelle, parent de Corneille, avait connu avant de mourir l'état où les restes de cette famille illustre étaient plongés, et il les y avait laissés. Fréron entreprit de leur être utile, et il obtint pour eux, par le célèbre acteur Le Kain, une représentation de *Rodogune*. Le Brun fit mieux : il s'adressa à l'illustre vieillard de Ferney, et dans une Ode digne du sujet, il fit parler à l'Ombre du grand Corneille un langage qui fut entendu de Voltaire. L'auteur de *Mérope*, qui ne perdit jamais l'occasion de faire une action généreuse, adopta mademoiselle Corneille, et ce fut avec les plus grands égards, avec un respect délicat pour le malheur et pour une origine aussi vraiment illustre, avec des formes aimables et polies qui renvoyaient pour ainsi dire à Le Brun tout le mérite de ce bienfait, et ne montraient en lui-même que le soin de remplir un devoir*.

Cette adoption, et l'ode qui en avait été la cause, furent généralement admirées; mais les ennemis de Voltaire s'attachèrent à dénigrer son

* Voyez tom. iv de cette édition, toute la correspondance à ce sujet entre Le Brun et Voltaire.

action ; l'ode fut critiquée par ces mêmes ennemis, et ne le fut pas moins par quelques amis, à qui l'humeur indépendante et le talent peu académique de Le Brun déplaisaient, et qui furent blessés de le voir s'associer à la gloire de celui qu'ils reconnaissaient pour chef. Voltaire avait écrit, dans une déclaration qu'il voulait rendre publique, qu'il y avait dans l'ode *des strophes admirables*. On voulait corriger cela, et mettre à la place qu'il y avait *des sentimens admirables*. Voltaire était obligé d'insister avec chaleur et d'expliquer pourquoi c'était des strophes et non des sentimens qu'il fallait dire *.

Fréron ne s'en tint pas aux critiques de l'ode, qui furent amères et le plus souvent fausses ; il prit le ton du libelle. « Il y a près d'un an, écrivit-il dans une de ses feuilles, que M. de Voltaire fait le même bien au sieur de l'Écluse, ancien acteur de l'Opéra comique, qu'il loge chez lui, qu'il nourrit, en un mot, qu'il traite en frère : il faut avouer, qu'en sortant du couvent, mademoiselle Corneille va tomber en de bonnes mains ! » Voltaire voulait que la justice fût chargée de venger le nom de Corneille. Le Brun écrivit *la Waspris*, où il crut venger Corneille, Voltaire et lui-même ; mais il passa la mesure, et les

* Voyez la note II, à la fin de cette Notice.

personnalités les plus offensantes se mêlèrent dans cette brochure, à la défense aigre et à la critique mordante *. Quelques épigrammes sur Fréron firent le reste de la vengeance, et valaient mieux. Le Brun n'a pas moins excellé dans ce genre que dans celui de l'ode : c'est un rapport qu'il a de plus avec J. B. Rousseau ; mais il a traité l'épigramme dans un sens plus étendu, et s'il n'y est pas supérieur à ce grand lyrique, il y est du moins, comme dans l'ode, infiniment plus varié **.

L'Ode, l'Épigramme, l'Élégie, l'Épître l'appelaient tour à tour. Il revenait aussi de temps en temps au poème de *la Nature*. Son trésor poétique grossissait d'année en année. Répandu dans des sociétés choisies, partagé entre le monde et des études de son choix, sa vie était heureuse, occupée et libre : une funeste affaire la troubla. Des conseils perfides semèrent la discorde entre sa femme et lui. Elle le quitta en 1774, plaida en séparation, gagna sa cause au Châtelet, dont la sentence fut confirmée définitivement, en 1781, à la Grand'chambre. Ce malheureux procès n'eut que trop d'éclat. Des circonstances cruelles s'y mêlèrent ; la mère et la sœur de Le Brun se liguèrent avec sa femme, et déposèrent contre lui. Le ressentiment l'aveugla, et il en a laissé des traces,

* Voyez la note III.

** Voyez la note IV.

surtout dans une élégie, trop belle pour qu'on ait pu se permettre d'en mutiler le texte, ou de la retrancher de ses OEuvres; mais dont on est forcé de s'affliger en même temps qu'on l'admire*.

Sa position devint aussi triste qu'elle avait été brillante. Après la mort du prince de Conti, il resta quelque temps attaché, au même titre, à son fils; mais il se retira sous peu de temps, avec une pension de quinze ou dix-huit cents livres, qu'on voulut bientôt réduire à mille, et qu'il ne toucha jamais exactement. Sa femme, en le quittant, sous prétexte d'emporter tout ce qui était à elle, l'avait laissé dénué de presque tous ses meubles. Ses livres même étaient dispersés et dépareillés. Il réunit ce qu'il put de capitaux**, et les plaça sur un prince qui fit, quelques années après, la banqueroute de trente millions, que chacun sait. Le Brun ne put s'en venger qu'en lui donnant dans une épigramme le titre plaisant d'*escroc sérénissime*; l'épigramme reste, et le titre aussi; mais le malheureux poète se trouvait aux portes de la misère. Il supporta le malheur avec courage. Son esprit s'aigrit peut-être; mais ne s'avilit point, et ne descendit pas un instant de sa hauteur; au contraire, il mon-

* A Némésis, élégie XII, liv. I, tom. II, pag. 32.

** Dix-huit mille cinq cents livres, pour lesquelles on lui fit seize cents livres de rente viagère. Voyez, à la fin de cette Notice, la note V.

tra cette fierté qui sied à l'infortune , et lui concilie le respect. Celui de ses travaux qui demandait de la suite , de l'enchaînement dans les idées , son grand poëme fut abandonné dès le temps de son procès , et il n'y a presque plus touché depuis. Celui des *Veillées du Parnasse* était fort avancé. Parvenu au milieu des aventures de Psyché , l'auteur était tout entier à cette composition charmante , quand la banqueroute , qui lui enlevait presque ses derniers moyens d'existence , rompit l'enchantement ; et ce second poëme est resté imparfait comme le premier.

Mais ses compositions lyriques n'étaient interrompues qu'au moment des plus violens orages , et plusieurs de ses plus belles odes datent de cette triste époque. Celle qu'il adressa à M. de Buffon , après une maladie dangereuse que ce grand homme venait d'éprouver , fit presque autant de sensation que l'Ode à Voltaire pour mademoiselle Corneille ; et le nom de Le Brun continuait ainsi de s'associer aux plus grands noms. Cette Ode ne fut guère moins critiquée que l'autre. La Harpe la déchira dans le *Mercur* ; on sait ce qu'il y a gagné , et l'on ne voit pas que l'Ode y ait rien perdu.

Elle fut suivie , plusieurs années après , d'une seconde Ode à M. de Buffon , sur ses détracteurs , qui est d'un autre ton que la première , et qui

est peut-être encore plus belle. L'une fut traduite en vers italiens par la comtesse de Grismondi, amie de Buffon, l'autre fut mise en musique avec accompagnement de harpe, par mademoiselle Beaumesnil, actrice alors retirée de l'Académie royale de musique. Cette pièce fut chantée, par madame de Genlis, devant M. de Buffon, qui ne put dans plusieurs endroits retenir des larmes d'attendrissement et de plaisir; elles coulèrent surtout en abondance aux deux sublimes et touchantes strophes qui la terminent :

Buffon, lorsque rompant ses voiles
Et fugitive du cercueil, etc.

C'était par des productions de ce genre, et par d'autres d'un genre moins élevé, que Le Brun luttait contre une position qu'il supportait avec fermeté; la fierté de son caractère l'empêchait de rien faire pour en sortir. Un heureux hasard le fit connaître d'un homme qui jouait alors un rôle brillant à la cour de France, et qui était, sans contredit, ce que cette cour avait de plus intéressant et de plus aimable. M. le comte de Vaudreuil, ami de tous les arts, passionné pour tout ce qui honorait le nom français, ne put voir de sang-froid tant de talens et tant d'infortune. Il devint l'ami de Le Brun, plutôt que son protecteur, et employa, sans lui rien promettre,

son crédit à le servir. M. de Calonne, que Le Brun avait beaucoup vu chez M. de Vaudreuil, fut appelé au contrôle général des finances. Le Brun lui adressa une épître, où il lui donnait plus de conseils que de louanges*, et dont la fin surtout est remarquable par un ton de noblesse et d'indépendance que le nouveau ministre sut apprécier.

Il aimait aussi les lettres et les arts; mais autrement qu'un simple amateur, et comme un homme qui savait tout ramener à ses vues. Comptant déjà sans doute sur l'effet d'un talent de cet ordre, il vit bientôt que le seul moyen d'en obtenir ce qu'il voulait était de l'attacher par la reconnaissance. Avant tout, il lui fit donner par le Roi une pension de deux mille livres, qu'il lui annonça par une lettre de sa main. Les Notables furent convoqués; il voulut que la muse de Le Brun concourût au succès de cette mesure. On connaît la pièce de vers qui fit accuser notre poète d'être devenu courtisan**. Nous ne rappellerons point ici tout ce que cette convocation paraissait alors promettre d'avantageux pour l'État, et dont il suffisait que l'imagination de Le Brun fût frappée, pour rendre très-naturelle et très-excusable la composition de cette pièce; mais, ce qu'on

* Tom. II de cette édition, pag. 234.

** *Ibid.* pag. 237.

ne sait pas, c'est que, s'il parut écrire d'après les inspirations et presque sous la dictée d'un ministre, ce ministre, en lui dictant en effet les idées principales qu'il s'agissait, selon lui, de mettre en vers, lui écrivit d'un ton et d'un style auquel, à moins d'être insensible, il était impossible de résister. Le poète qui après avoir lu cette espèce d'appel au talent et au génie *, et se rappelant ou connaissant bien les circonstances où elle fut écrite, pourrait dire avec sincérité, je n'aurais pas fait ce que fit Le Brun, serait seul en droit de le blâmer.

En cédant moins à l'autorité qu'à l'amitié, il est à remarquer que ce fut avec une telle indépendance, qu'il ne prit ni le tour, ni même, à quelques légères exceptions près, le fonds des idées indiquées par le ministre. Il suivit son inspiration, préféra ses propres idées; et l'amour-propre ministériel, qui aurait pu être blessé, ne laissa échapper ni mécontentement ni plainte.

Le Brun, dans ce moment de crédit à la cour, fut un poète courtisan d'un genre tout-à-fait nouveau. Il n'adressa ni épîtres ni flatteries poétiques aux hommes ni aux femmes en pouvoir, au milieu desquels il se trouvait sans cesse. Souvent

* Cette pièce très-curieuse est imprimée, ainsi que la lettre de Calonne, au sujet de la pension du roi, dans la Correspondance, tom. iv, pag. 272 et 273.

prié de réciter des vers , il leur choisissait ou des odes ou des morceaux de son poëme de la Nature, remplis des vérités les plus hardies; et cet auditoire titré, décoré de rubans de toutes couleurs et de plaques de tous les ordres, le couvrait d'applaudissemens. L'un des frères même du Roi * voulut assister à l'une de ces lectures, et n'applaudit pas moins que les autres. Quand certaines idées paraissaient cependant un peu trop fortes , cet excellent M. de Vaudreuil disait d'un ton aimable que je n'ai jamais vu qu'à lui : Ces poètes sont vraiment fous ! mais les beaux vers ! les beaux vers ! et il demandait à Le Brun une élogie ou sa Psyché, qui raccommoait tout.

Jamais un Grand ne mérita peut-être et n'inspira plus d'amitié; jamais aussi Le Brun , qui était très-susceptible de ce noble sentiment, n'en éprouva autant pour personne. Il a fait peu de vers pour le comte de Vaudreuil **; mais le peu

* Le comte d'Artois.

** Tout se borne au Dixain , l'un des plus beaux , il est vrai, de tout ce recueil, et que l'on trouve tom. III, p. 111 ; à une strophe très-agréable sur Genevilliers, ajoutée à la belle Ode intitulée : *Le triomphe de nos Paysages*, tom. I, pag. 292 ; à deux ou trois petites pièces insérées parmi les *Poésies diverses*, tom. III ; et à un Quatrain contre les calomniateurs du Comte, après sa disgrâce, où il oppose, dit-il, au Destin qui le livre à leurs coups, *son luth fidèle et tendre*, tom. III, pag. 293.

qu'il a fait restera, et portera ce nom avec honneur jusqu'à la dernière postérité. La faveur du Comte fut suivie de quelque disgrâce; il s'éloigna de la cour et voyagea en Italie. Le Brun, rendu à lui-même, et plus maître de son temps, concentré dans quelques sociétés d'amis, adorateurs de son talent, et qui le pressaient de publier ses ouvrages, commença enfin à s'en occuper sérieusement. Le soin de rassembler ses odes amena l'idée de les terminer par celle qui est peut-être la plus belle de toutes. Il ne voulut d'abord qu'imiter l'*Exegi monumentum* d'Horace; mais cette pensée s'agrandit dans sa tête, dès qu'elle y eut fermenté. Au lieu de ne chanter que cette immortalité qu'il espérait pour les productions de son génie, il chanta le triomphe de la pensée de l'homme sur le cours et les ravages du temps. Il ne resta point au-dessous de ce beau sujet; et si l'on est d'abord tenté de trouver qu'il parle de lui-même avec trop d'orgueil poétique, on reconnaît bientôt qu'il en a le droit, par cela seul qu'il en parle ainsi.

Cette Ode fut composée en une seule nuit, à Moulin-Joly, habitation champêtre digne de son nom, et qui avait appartenu à un célèbre ami des arts, M. Watelet. Elle était alors possédée par une artiste que ses qualités aimables ne distinguaient pas moins que son talent, et qui rendait le

nom de Le Brun célèbre pour la seconde fois dans la peinture , tandis que notre Le Brun illustrait ce nom dans l'art des vers. Ce séjour délicieux inspira aussi au poète deux strophes ajoutées à son Ode sur nos paysages. L'admiration et l'amitié lui dictèrent plusieurs fois pour madame Le Brun des vers ingénieux , qu'il a toujours destinés à paraître dans son recueil , et que l'auteur de cette Notice a eu beaucoup de plaisir à y placer *.

Cependant la Révolution approchait ; elle éclata : on n'eut pas lieu d'être surpris de voir Le Brun se ranger parmi ceux qui en approuvèrent les principes et en embrassèrent les espérances : il eût été plus surprenant que , professant depuis plus de trente ans dans ses vers les idées qu'elle consacrait , il en eût changé à soixante ans , lorsqu'elles devenaient en quelque sorte des idées communes. Ajoutons que cette révolution dispersa ceux de ses amis qui pouvaient lui être le plus utiles , le priva de ses sociétés les plus douces , lui ôta même bientôt avec sa pension le peu d'aisance qui lui avait été rendu. Quelques personnes ont parlé de lui comme d'un de ces poètes éclos de la révolution , et dont tous les titres se bornent à ceux

* Voyez surtout dans les *poésies diverses*, tom. III, l'*origine des rossignols de Morfontaine*, pag. 359, et cinq petites pièces, mises de suite, pag. 396 et 397.

qu'elle leur avait acquis. On voit par ce qui précède, et l'on voit bien mieux encore en lisant tout ce que Le Brun avait écrit avant cette époque, combien ce jugement est faux.

Bientôt les passions s'exaltèrent, les partis se heurtèrent avec fureur ; le parti vainqueur se divisa, et les divisions du même parti se combattirent avec plus de fureur encore. Les plus violens, les plus exagérés l'emportèrent, et Le Brun, il faut l'avouer, dans le temps des violences les plus terribles, n'interrompt point ses chants. Mais que chantait-il à ces furieux ? la justice, la vertu, l'humanité, l'amour des arts. Ils ne l'écoutaient pas, et dans l'indignation que leur endurcissement lui inspirait, il soulagea son cœur par ce *Chant d'un Philantrope* *, qu'il ne pouvait sans doute leur faire entendre ; mais où il consignait pour l'avenir ses véritables sentimens. La plupart des autres odes qu'il fit alors sont atteintes du malheur commun à tous les ouvrages de circonstance, celui de ne pas survivre à ces circonstances mêmes. L'Ode sur le vaisseau *le Vengeur* est à peu près la seule qu'il soit permis d'en excepter, ou plutôt le sujet purement héroïque de cette Ode et sa beauté font de cette exception une

* Prends les ailes de la colombe, etc.

Liv. VI, ode VII, pag. 376.

loi *. Cette beauté est telle , que si l'on voulait assigner les rangs entre les plus belles odes de Le Brun , elle obtiendrait sans doute unanimement l'un des premiers.

Au reste , si l'on pouvait le soupçonner d'avoir dans cette seule occasion agi par un vil intérêt , qu'avait-il gagné au parti qu'il avait pris ? Rien , si ce n'est un logement très-médiocre et même très-incommode au Louvre , où le Gouvernement avait suivi l'ancien usage de loger gratuitement des artistes et des gens de lettres. L'un des premiers soins de la Commission d'instruction publique qui succéda , en l'an III , à celle du régime de la terreur , fut de procurer à Le Brun le logement plus convenable qu'il a occupé depuis ce moment , et qui n'avait d'autre défaut que d'être chargé d'ornemens qu'on ne pouvait pas effacer. C'est à ce logement , situé sur la rive droite de la Seine , en face de l'ancien collège Mazarin , où il avait fait ses études , et du lieu même où il était né ; c'est aux souvenirs intéressans que cette vue lui rappelait , que l'on doit une des plus belles odes qu'il ait faites dans ses dernières années **.

Son génie semblait ne rien perdre de sa force ; son esprit n'avait du moins rien perdu de son

* Elle termine le v^e livre des Odes , pag. 357.

** *Mes Souvenirs , ou les deux Rives de la Seine* , livre VI , ode II , pag. 363.

activité, de sa finesse, ni son style de son coloris et de son originalité. C'est dans ce temps qu'il soutint avec vigueur sa mauvaise cause contre les femmes poètes. Il reçut, dans le cours de ce débat, quelques réponses spirituelles et polies, et y répliqua sur le même ton. Il y en eut aussi de grossières, et qui n'étaient pas moins dépourvues de justice que de politesse et de talent*; il en récompensa les auteurs par de mordantes épigrammes. Cette arme lui était toujours familière, et il la maniait avec une adresse qui aurait dû contenir ceux qui étaient tentés de l'attaquer. Plusieurs jeunes gens, sans prudence comme sans respect pour son âge et pour sa supériorité, se mirent à le harceler dans quelques journaux; au lieu de mépriser ces faibles coups qui ne pouvaient l'atteindre, il y répondait vertement, et non-seulement les rieurs, mais les vrais connaisseurs en sel épigrammatique étaient pour lui.

Un sujet plus heureux excitait souvent sa verve poétique. Son logement au Louvre le rapprochait d'un certain nombre de jeunes et jolies femmes; un goût très-vif de galanterie lui était resté de cet amour passionné qu'il avait eu pour les femmes, et dont on voit les preuves dans ses élégies et même dans ses odes, pour Fanni, pour

* Voyez la note VI, à la fin de cette Notice.

Adélaïde, et depuis encore pour sa belle et rêveuse Lucile. Ces jeunes artistes ou amies d'artistes se faisaient un jeu de l'agacer : quelques-unes même, à ce qu'il paraît, se faisaient gloire d'obtenir de lui quelques hommages. Il se prenait facilement au moindre appât, et ses émotions s'exprimaient dans de petites pièces de vers pleines de goût, d'esprit et de grâce. Il s'élevait quelquefois davantage, et se consolait de vieillir par l'exemple d'Anacréon, de Sophocle et de Pindare *; il s'élevait plus encore, et dans le style le plus poétique, le plus harmonieux et le plus hardi, il chantait avec tout le feu d'un jeune poète *les avantages de la Vieillesse* **. Il était devenu aveugle; et sa cécité était pour lui un sujet, non de complaints, mais de vers agréables, quelquefois même d'épigrammes. Il rendait grâce à cette infirmité, qui le sauvait de certaines lectures ***. L'habile oculiste Forlenze lui rendit la vue, et le double remerciement du poète fut encore épigrammatique ****.

A la naissance de l'Institut national, en l'an iv, Le Brun avait été l'un des deux membres choisis

* *Mes consolations*, ode xim, livre vi, pag. 388.

** Livre v, ode xxii, pag. 354.

*** Épigr. xxv, livre v, tom. iii, pag. 234.

**** Épigr. lxxx et lxxxi, *ibid.* pag. 261, 262. Voyez la note VII, à la fin de cette Notice.

par le Directoire pour former la section de poésie dans la Classe de littérature et beaux-arts *. Il assista régulièrement aux séances; mais il prit peu de part aux travaux. Il lut quatre fois de ses vers, dans quatre des séances publiques, auxquelles chacune des classes de l'Institut contribuait alors également; en l'an iv, l'ode *sur l'Enthousiasme*; dans deux séances de l'an v, le premier chant des *Veillées du Parnasse* et l'*Exegi monumentum*; enfin, en l'an vi, le *Chant d'un Philantrope pendant les horreurs de l'anarchie*. La Classe a fait imprimer ces quatre morceaux dans ses Mémoires. Depuis la nouvelle forme donnée à l'Institut, en l'an xi, il continua, tant que ses forces le lui permirent, d'être assidu aux séances de la Classe de la langue et de la littérature française; mais il prit encore moins de part aux travaux de cette Académie, qu'il n'avait fait auparavant. Il avait sur le style poétique des principes faits, une théorie fixe qu'il ne voulait nullement livrer à la discussion, et les sujets étrangers à la poésie lui inspiraient peu d'intérêt. Il lut pourtant, dans une séance publique de cette classe, sa belle traduction de l'ode d'Horace à Jules Antoine, *Pindarum quisquis studet æmulari*; mais sa voix n'avait plus assez de force pour faire

* Voyez, note VIII, sa lettre de remerciement au Directoire.

entendre ce que son génie pouvait produire encore, et depuis lors, il ne lut plus rien publiquement.

Le Gouvernement consulaire avait en quelque sorte ranimé sa veine. *Les Toasts de l'Olympe**, le *Chant du Banquet républicain* après la bataille de Marengo** ne sont point indignes de son meilleur temps; et son *Ode nationale contre l'Angleterre****, tient une place distinguée parmi ses grandes compositions lyriques. Le Premier Consul récompensa généreusement cet élan de patriotisme et de génie poétique, par une gratification de mille écus, que M. le général Duroc envoya au Poète avec une lettre honnête. En 1800, devenu Grand-Maréchal du Palais, il eut à lui annoncer des effets plus grands de la magnificence impériale. Il l'instruisit par une lettre plus obligeante encore que la première****, que S. M. l'Empereur l'avait chargé de remettre à Le Brun une nouvelle gratification de trois mille francs, et de lui annoncer que par un décret du 12 mai, Elle lui accordait *pour récompense de ses travaux*, une pension annuelle de six mille francs, à compter du pre-

* Ode I, livre VI, pag. 361.

** Ode XXII, *ibid.* pag. 411.

*** Ode XVIII, *ibid.* pag. 399.

**** Voyez ces deux lettres, note IX, à la fin de cette Notice.

mier janvier de la même année. Ainsi l'Empereur des Français honorait et récompensait avec une générosité digne de lui un grand poète qui ne l'avait que peu chanté, que l'âge mettait hors d'état de le célébrer davantage, mais qui contribuait depuis long-temps à la gloire de la France par l'indépendance même et par la sublimité de ses chants.

Le Brun était depuis l'an xii (1804) Membre de la Légion d'honneur. Désormais à l'abri de tous les besoins, et même dans une honnête aisance, il pouvait goûter dans sa vieillesse l'*otium cum dignitate*, qui est le vrai bien de cette dernière saison de la vie. A l'exception de la vue, qu'il n'avait que très-imparfaitement recouvrée, il y était parvenu sans infirmités. Un second mariage lui assurait une compagne et des soins. Il lui restait des amis, de l'activité d'esprit, de la mémoire. Il s'occupait tous les jours pendant quelques heures, non plus de compositions nouvelles, si ce n'est de ces petits à propos, dont il conserva jusqu'à la fin le goût et le talent, mais de la correction de ses grands ouvrages, et des préparatifs d'une édition qu'il projetait et promettait toujours sans pouvoir s'y décider jamais.

Lorsque les logemens du Louvre furent retirés aux artistes et aux gens de lettres, le Gouvernement lui avait accordé quinze cents francs pour

le sien : il le choisit aux galeries du Palais-Royal, séjour peu favorable en apparence, aux rêveries poétiques, mais dont le bruit vague et lointain, car il demeurait fort haut, lui paraissait préférable au fracas des voitures, et aux cris des rues qui retentissent dans tous les quartiers de Paris. Tous les matins, selon son ancienne habitude, il travaillait dans son lit, et ne se levait que pour dîner. Après dîner, quelque temps qu'il fit, il descendait, appuyé sur le bras de sa femme ou d'une domestique, faisait quelques tours de Galeries, et appelait cela se promener et prendre l'air. Presque tous les soirs, quelques hommes de lettres de ses amis, et quelques femmes amies des lettres, se réunissaient chez lui. Il jouissait encore de la vie et de sa gloire, et il atteignait le dernier terme, sans presque s'en apercevoir.

M. Espercieux, sculpteur habile, qui avait exécuté le buste de Raynal et, pour le Sénat Conservateur, la statue de Mirabeau, voulut en 1806 exercer son talent sur la tête poétique de Le Brun. Il fit son buste en marbre, et saisit parfaitement la ressemblance et l'esprit de cette figure qui conservait encore, malgré les traces de l'âge, tous les traits qui caractérisent le génie. C'est d'après ce beau buste qu'a été gravé le portrait de Le Brun qui orne l'Édition de ses Œuvres. Ses amis en

célébrèrent l'inauguration par une fête qui fut vraiment celle des Muses. M. Chaussard y récita une ode où il rappelait poétiquement tous les genres dans lesquels Le Brun a excellé. Il avait dit en peu de mots la même chose, dans un distique qui sert d'épigraphe à cette même Édition.

Pendant l'été de 1807, Le Brun fut attaqué d'un affaiblissement général et d'un anéantissement de forces, qui le conduisirent au tombeau. Il mourut le 2 septembre, âgé de soixante-dix-huit ans. Le lendemain, à ses funérailles, où assistait une députation de l'Institut, Chénier, Membre de la Classe, bien digne d'apprécier le Poète qu'elle venait de perdre, et qui, jeune encore, devait lui-même, peu d'années après, lui faire éprouver une perte prématurée et plus sensible, prononça un discours, où brille cette éloquence saine et aussi ennemie des vains mots que des fausses idées, qui était proprement la sienne *. Il mérita ainsi de trouver à son tour parmi ses confrères et ses rivaux un panégyriste éloquent et vrai **, qui fit entendre sur sa tombe, comme lui sur celle de Le Brun, la voix de cette équité bienveillante et généreuse qui est la justice des âmes élevées et des bons cœurs.

* Voyez ce discours, note X.

** M. Arnault.

On n'entreprendra point de tracer ici le caractère du talent et du génie poétique de celui à qui l'admiration donna de son vivant le titre de Pindare français. Si l'on réduit cette expression, que bien des gens ont trouvée hyperbolique, à signifier que de tous nos poètes il ressembla le plus à cet ancien à qui il est impossible qu'aucun moderne ressemble tout à fait, elle cessera de paraître exagérée. L'injustice de quelques contemporains alla jusqu'à lui refuser non-seulement le génie, mais le talent; c'est là une exagération d'un autre genre qu'il est impossible de réduire à des termes raisonnables, tant elle est au-delà de toute raison. La plupart de ceux qui ont mal jugé Le Brun ont une excuse. Ils n'ont pu connaître tout le mérite d'un auteur qui n'avait pas mis sous les yeux du Public tous ses Ouvrages. Cette excuse, maintenant ils ne l'auront plus; ses Odes, ses Élégies, ses Épîtres, ses Épigrammes, ses Poésies légères, sont sous leurs yeux; qu'ils les lisent sans prévention; qu'ils lisent non-seulement ses vers, mais les morceaux de prose où il s'est expliqué sur ce qu'il entendait par style poétique et sur les hardiesses du sien; et s'ils ont reçu de la nature et de l'éducation ce qu'il faut avoir en soi pour bien juger la poésie, qu'ils prononcent; c'est de leurs opinions réunies que se formera une opinion publique équitable qui assignera enfin à ce

poète le rang qui lui est dû. L'opinion particulière de l'auteur de cette notice doit être fort indifférente; il l'a publiée depuis long-temps *, et il n'y a rien changé.

* Dans une Épttre en vers adressée, en 1785, à Le Brun, pour l'engager à publier ses poésies, et imprimée dans l'Almanach des Muses, année 1788.

NOTES.

I. LETTRE DE LOUIS RACINE A FRÉRON,

Auteur de l'Année littéraire.

Ce 16 avril 1749.

J'AI lu avec beaucoup de plaisir, Monsieur, ce que vous m'avez envoyé.

Je crois que vous ne serez pas fâché d'orner une de vos feuilles d'une ode, qui paraît avoir mérité d'être couronnée à l'Académie, supposé qu'on y connaisse encore l'enthousiasme de l'ode, que peut-être la mollesse y a fait oublier. L'auteur, qui vous la remettra, vous dira qu'elle a balancé long-temps.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, avec tout l'attachement possible,

Votre très-humble et très-obéissant
serviteur,

RACINE.

II. Voici ce qu'on lit dans la *Correspondance générale de Voltaire*, tome VII, édition de Kell, in-12, page 283, lettre à Damilaville, 2 février 1761 :

« J'insiste avec la même chaleur sur le changement que l'on veut faire dans ce que je dis de l'ode de M. Le Brun. Je dis qu'il y a dans son ode des strophes admirables, et cela est vrai. Les trois dernières, surtout, me paraissent aussi sublimes que touchantes, et j'avoue qu'elles me déterminèrent sur-le-champ à me charger de mademoiselle Corneille, et à l'élever comme ma fille. Ces trois dernières strophes me paraissent

admirables , je le répète. Vous voulez mettre à la place *sentimens admirables* ; mais un sentiment de compassion n'est point admirable ; ce sont ces strophes qui le sont. Je demande en grâce qu'on imprime ce que j'ai dit , et non pas ce qu'on croit que j'ai dû dire..... Observez , je vous prie , mes chers amis , que M. Le Brun trouverait très-mauvais que je me bornasse à faire l'éloge de ses sentimens , quand je lui dois celui des beautés réelles qui sont dans son ode..... » *Je voudrais* , écrivait-il le 16 janvier au même Damilaville , *que M. Thiriot n'exétendît point les témoignages d'estime que je dois à M. Le Brun , etc.*

III. Peu de temps avant de se permettre cette incartade , Fréron avait été mis , pour cause à peu près semblable , au For-l'Évêque. Le Brun prit de là son texte , et commença ainsi la *Wasprie* :

« Le plus galant homme du monde , vis-à-vis duquel la justice a des torts considérables , a fait éclore , en sortant de prison , les gentilles inepties qu'il y a rêvées. Le public s'aperçoit que M. Wasp prend de l'humeur dans ses maisons de plaisance , etc. » Il y a pourtant dans cette brochure des choses bonnes à conserver , principalement sur un sujet que l'auteur connaissait mieux que personne , sur le style poétique et les hardiesses qu'il autorise. On en trouvera un fragment considérable dans le quatrième volume de cette Édition. L'on peut aussi tirer de la première partie cette réponse péremptoire à la phrase calomnieuse de Fréron sur mademoiselle Corneille , sur l'Écluse , et sur la belle action de Voltaire.

Il est faux que mademoiselle Corneille soit tombée entre les mains du sieur de l'Écluse.

Il est faux que le sieur l'Écluse soit dans la maison où le calomniateur suppose qu'il est.

Il est faux qu'il y soit même venu depuis plus de huit mois.

Il est faux qu'il y soit jamais venu que pour l'exercice de son art.

Il est faux que son art soit d'être bâteleur. Ce M. l'Écluse est un citoyen utile , et depuis très-long-temps chirurgien-dentiste de Sa Majesté le Roi de Pologne.

Mais il est vrai que , tandis que mademoiselle Corneille languissait dans l'oubli , sans secours et sans espérance , M. de Voltaire l'a appelée , l'a retirée chez lui , pour lui servir de père.

Il est vrai encore que la nièce respectable de ce généreux bienfaiteur s'est fait une gloire de veiller à l'éducation de mademoiselle Corneille , et de l'élever comme sa fille.

Cette époque est chère aux lettres et à l'humanité ; voilà ce qu'ont applaudi tous les cœurs bien faits , tous les honnêtes gens ; et cependant il est un homme d'un front assez large et d'une âme assez noire , pour calomnier une action immortelle , et pour avancer effrontément ce qu'une ville entière et le public instruit est en état de démentir. J'ai en main le certificat de M. le Baron de Montperoux , résident de Sa Majesté à Genève , par lequel il atteste que depuis plus de huit mois le sieur l'Écluse , chirurgien-dentiste de Sa Majesté le Roi de Pologne , est établi et fixé à Genève , où il exerce assidue-ment sa profession.

Quoi de plus beau que de voir un grand homme , qui a donné tant de fois des leçons d'humanité dans ses écrits , couronner sa vieillesse en la pratiquant d'une manière si éclatante , appeler et recevoir dans ses bras la nièce indigente du grand Corneille , la venger de la honte et de l'oubli où elle gémissait malgré son nom ; oublier pour ainsi dire les travaux littéraires , pour descendre aux plus petits détails de son édu-

cation , lui prodiguer des soins assidus et paternels ; enfin *lui assurer de quoi être pour jamais à l'abri de l'indigence !*

Et si cela est beau , quoi de plus odieux qu'un misérable qui ferme son cœur à tout ce qui a intéressé les citoyens , qui oppose ses cris injurieux aux acclamations publiques ; qui , dans un moment plein de gloire , a trouvé l'art de se couvrir de honte , et qui a déchiré sans pudeur ce que nous connaissons de plus respectable , *la bienfaisance et l'humanité !* Cet homme est M. *Wasp*.

IV. M. Louis Le Mercier a caractérisé le talent supérieur de Le Brun , dans l'épigramme satirique , par ce dixain digne de Le Brun lui-même :

« O dieu des vers ! quelle cohue épaisse
De Chantres Goths et de Bardes pédans
Vient ici braire en ânes discordans !
Quoi ! s'écriaient les Nymphes du Permesse ,
Sur l'Hélicon ces intrus font des lois ,
Jugeant , sifflant nos lyres et nos voix ! —
Voici des traits pour écarter la presse ,
Répond le Dieu ; Zoïle les craint fort.
D'un fiel malin j'ai trempé leur finesse :
Le Brun les darde ; un sot qu'il vise , est mort ».

V. On a trouvé dans les papiers de Le Brun cette note copiée de sa main sur celle qu'il fournit sans doute à la liquidation que l'on parut pendant quelque temps vouloir faire de cette banqueroute célèbre. La note est timbrée en marge : R. G. Fol. 347.

« Le sieur Le Brun , homme de lettres , et par conséquent sans fortune , a placé en 1778 , avec toute la confiance due au nom de Rohan , sur les prince et princesse de Rohan Guéméné , la somme de dix-huit mille cinq cents livres (son unique avoir) , dont ils lui ont fait seize cents livres de rentes

viagères , constituées par deux contrats du 14 et du 17 août 1778 , signés de M. le duc de Rohan , et des prince et princesse de Rohan Guéméné.

» Cette rente de seize cents livres , par laquelle le sieur Le Brun subsistait , a cessé de lui être payée au quartier d'octobre 1782. Ainsi on lui devra , au premier janvier 1784 , deux mille quatre cents livres , faisant une année et demie de rentes échues. Le sieur Le Brun n'a vécu que d'emprunts depuis cette époque , et est aux dernières ressources ».

VI. En voici deux pour exemples , tirées du Journal de Paris :

A Pindare Le Brun , sur sa querelle avec les Femmes Auteurs.

L'Amphion de nos jours , le *Pindare français* ,
 (Car c'est ainsi justement que l'appelle
 De l'Hélicon la *phalange immortelle*) ,
 Aux modernes Saphos vient de chercher querelle ,
 Et veut à l'art d'aimer borner tous leurs succès ;
 Mais contre cet arrêt le sexe se rebelle.
 Aussi fait-il beau voir cent têtes à l'envers ,
 Invectiver son orgueil sacrilège ;
 Et , le traitant de fat et d'esprit de travers ,
 Lui contester le privilège
 De faire seul de mauvais vers.

Au Même.

Loin d'attaquer ce sexe aimable ,
 Et de flétrir ses vers par des propos railleurs ,
 Ami Le Brun , qui fais tant le capable ,
 Composes-en , si tu peux , de meilleurs.

VII. M. Fayolle célébra les succès de cette opération dans une jolie pièce de vers intitulée : *Les Enfants d'Apollon à Le Brun, sur le recouvrement de sa vue*, qui fut alors insérée dans les journaux. M. de Courmand adressa en impromptu au poète, ce quatrain jusqu'à présent inédit ; nous l'insérons ici par ce motif, et parce que Le Brun, qui louait peu les vers des autres, même quand ils étaient à sa louange, en était fort content.

D'un nuage fatal tes yeux étaient voilés ;
 Forlenze, par son art, te rendit la lumière ;
 En des siècles plus reculés,
 Ce qu'il fit pour Pindare, il l'eût fait pour Homère.

VIII. *Lettre au Directoire, sur ma nomination à l'Institut.*

CITOYENS DIRECTEURS,

Daignez recevoir l'hommage de ma vive et profonde reconnaissance ; c'est un spectacle sans doute bien intéressant et bien inattendu pour l'Europe, que de vous voir, au milieu des orages d'une République naissante, fonder un asile paisible pour les Muses et pour les Arts. Ces talens que vous chérissez sont la gloire et le soutien des Empires ; ils honorent ceux qui les protègent. Vous avez vivement senti que si l'enthousiasme de la liberté enfante les grandes actions, l'enthousiasme du génie peut seul les rendre immortelles. Puisse mon faible talent seconder, au moins par son zèle, votre noble projet, et vous prouver, illustres Citoyens, combien je suis sensible à votre honorable souvenir.

Salut et respect.

LE BRUN.

IX. *Le Général gouverneur du Palais, au citoyen Le Brun, membre de l'Institut national.*

A Saint-Cloud, ce 13 fructidor an xi de la rép. fr.

Le Premier Consul, Citoyen, a lu avec intérêt la dernière Ode que vous avez faite. Il me charge de vous en témoigner sa satisfaction, et de vous envoyer une gratification de trois mille francs.

J'ai l'honneur de vous saluer.

DUROC.

Paris, le 14 mai 1806.

S. M., Monsieur, m'a chargé de vous remettre une gratification de trois mille francs, et de vous annoncer que, par un décret du 12 de ce mois, elle vous accordait, à compter du premier janvier présente année, une pension annuelle de six mille francs, pour récompense de vos travaux.

Il m'est infiniment agréable, Monsieur, d'être dans cette circonstance l'organe des sentimens de S. M., et de vous transmettre ce double témoignage de son estime et de sa bienveillance.

DUROC,

Grand Maréchal du Palais.

X. *Discours prononcé par Chénier aux funérailles de Le Brun.*

MESSIEURS,

L'Institut vient de perdre un poète justement célèbre : Le Brun n'est plus. Divers travaux ont signalé sa longue carrière ; mais quoiqu'il ait obtenu des succès brillans en des

genres qui semblaient opposés , la poésie lyrique , principal objet de ses études , fondera sa réputation. Racine le fils , dont il se félicitait d'être l'élève , lui transmet la tradition des beaux vers , et la langue de ce siècle mémorable où les Français eurent à la fois du génie et du goût. Ce fut Le Brun qui , jeune encore , intéressa la gloire de Voltaire en faveur de la nièce de Corneille. Le poète lyrique ne parut pas indigne d'être l'intermédiaire entre deux grands hommes. Il osa faire parler l'Ombre classique du créateur de la scène française ; et l'auteur de Mérope entendit la voix de l'auteur du Cid. Imitateur de Pindare , Le Brun chanta l'enthousiasme en vers inspirés. Quand les envieux ennemis de Buffon croyaient ternir sa renommée , Le Brun vengea l'éloquent philosophe par une Ode qui restera dans notre poésie comme monument d'un talent supérieur et d'une amitié courageuse. Ainsi le nom de ce poète habile s'alliait aux noms de ses plus illustres contemporains. Souvent élevé , quelquefois ambitieux dans son style , cherchant la hardiesse , et ne fuyant point l'audace , il célébra tout ce qui donne les hautes pensées : Dieu , la Nature , la Liberté , le Génie et la Victoire. Tant d'exploits qui , depuis dix ans , commandent l'admiration des peuples , ont ranimé sa vieillesse. Près d'expirer , sa voix harmonieuse encore n'est pas restée inférieure à des prodiges , les derniers et les plus grands qu'il ait chantés. La postérité , juge impassible , dira les qualités qui le distinguent , et ne taira point celles qui lui manquent. Pour nous , à l'aspect de cette tombe où de vains débris s'engloutissent , mais où ne descend point la gloire , en rendant les devoirs funèbres au digne successeur de Malherbe et de Rousseau , nous n'avons à faire entendre aujourd'hui que des regrets pour sa perte , et des éloges pour ses talents.
